ROSLUND & THUNBERG

Made in Sweden

roman traduit du suédois
par Frédéric Fourreau



actes noirs
ACTES SUD

Titre original :
Björndansen
Éditeur original :
Piratförlaget, Stockholm
© Anders Roslund & Stefan Thunberg, 2014
publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10092-6

ROSLUND & THUNBERG

Made in Sweden

roman traduit du suédois
par Frédéric Fourreau

ACTES SUD

Si le passé et le présent ne font qu'un.

Il est assis au volant d'un van Volkswagen jaune qui empeste la transpiration et la peinture, ainsi qu'une autre odeur indéterminée. Peut-être le gobelet de café de la station-service, sur le tableau de bord poussiéreux. Ou les miettes de tabac à rouler, sur le siège passager. Ou le sac de plâtre et les pinceaux, sur la banquette arrière, qu'il vient d'acheter dans une droguerie de Folkungagatan. Ou les outils et la table à tapisser, dans le coffre, qu'il avait récupérés, en même temps que ses vêtements et son lit, dans le putain de garde-meuble qu'*elle* avait loué.

Oui, voilà ce que ça sent.

La cave. Le renfermé. Le temps qui passe.

Sous le pare-brise, des mouches mortes rôtissent au soleil. Le genre de chaleur étrange qui ne vient de nulle part. Il baisse la vitre de sa portière pour faire un peu de fraîcheur, mais c'est un air encore plus chaud qui envahit l'habitacle. Le souvenir d'un appel téléphonique hante ses pensées.

— C'est moi.

— Je sais.

— Comment ça va, fiston ? Tout est OK ? Tout va bien ?

À trois heures de route de Stockholm. Une petite ville entourée d'usines et d'une forêt d'épicéas. Il tourne lentement autour depuis le début de l'après-midi à la recherche d'un quartier avec un supermarché Konsum, un kiosque à hotdogs et un petit terrain de football en stabilisé – et un immeuble au centre, trois étages de brique rouge où il n'a jamais mis les pieds.

— Tout va bien.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Pas grand-chose… On va bientôt passer à table. Maman prépare à manger.

À mesure qu'il s'était éloigné de la capitale et enfoncé dans une région de Suède qu'il n'avait pas vue depuis une éternité, l'autoroute avait laissé la place à une nationale, puis à une étroite route limitée à cinquante kilomètres-heure. Il s'était arrêté dans une station-service aux abords de la ville, s'était roulé une cigarette, avait refermé la porte de la cabine téléphonique et composé le numéro qu'il avait mémorisé. Elle avait répondu, puis s'était tue au son de sa voix avant de confier le combiné à son fils aîné.

— Et tes frères, Leo ? Comment ils vont ?

— Comme d'habitude.

— Et tout le monde est là ?

— Oui, tout le monde.

Il avait parcouru les derniers kilomètres sans se presser, était passé devant une église et une vieille école et la grande place où des habitants de la ville, torse nu et en short, profitaient des rayons du soleil qui ne tarderaient sans doute pas à céder la place aux nuages et au tonnerre – c'était ce genre de chaleur.

— Tu veux bien passer le téléphone à Felix ?

— Tu sais qu'il ne veut pas te parler.

Il était garé en bas de l'appartement, les yeux rivés sur la porte d'entrée avec l'impression qu'elle l'observait en retour.

— D'accord… à Vincent, alors ?

— Il joue.

— Aux Lego ?

— Non, il…

— Il joue avec ses petits soldats ? Allez, dis-moi ce qu'il fait.

— Je crois qu'il est en train de lire. Papa, ça fait longtemps qu'il ne joue plus aux petits soldats.

La fenêtre tout en haut à droite, pense-t-il, ça doit être là. Leur appartement. Son fils aîné le lui avait décrit tant de fois qu'il a l'impression de savoir à quoi il ressemble : la cuisine tout de suite à gauche en entrant, la table ronde, brune, avec ses quatre chaises, et non cinq ; le salon juste en face, une porte

en verre dépoli qui laisse passer la lumière mais au travers de laquelle on ne peut pas voir ; à droite se trouve *sa* chambre à coucher avec l'autre moitié du lit qu'elle avait conservée, puis celles des enfants, exactement comme à l'époque où ils vivaient tous ensemble.

— Et toi ?

— J'ai…

— Qu'est-ce que tu fais, papa ?

— Je rentre à la maison.

Un appartement cinq pièces est un monde sonore à part. Un bourdonnement sourd retentit lorsque la mère ouvre le robinet de l'évier, dans la cuisine, puis le cliquetis métallique du tiroir à couverts et le tintement fracassant du placard à assiettes s'efforcent de dominer la télé à plein volume dans le salon, le son aigu des dessins animés que Felix regarde dans un coin du canapé, la musique assourdissante en provenance de la chambre de Leo et le son de la voix profonde qui raconte une histoire dans le casque du walkman de travers sur la tête de Vincent.

Les spaghettis sont prêts et la sauce à la viande est chaude.

Maman lève le casque et chuchote "À table" et Vincent se précipite dans le couloir en hurlant "C'est prêt ! C'est prêt ! C'est prêt !"

Felix éteint la télé. Leo coupe la musique.

Ils se dirigent tous vers la table de la cuisine. Le silence est presque revenu lorsque quelqu'un sonne à la porte.

Vincent fait aussitôt demi-tour.

— J'y vais.

Dans le séjour, Felix se rue à son tour vers la porte.

— J'y vais !

La course est lancée. Vincent, qui est le plus près, saisit le premier la poignée de la porte, mais il n'a pas le temps de la tourner. Felix qui est juste derrière écarte son bras, se penche en avant et scrute à travers le judas. Leo voit Vincent reprendre

la poignée sans pouvoir l'abaisser, tandis que Felix recule et fait volte-face, une expression terrifiée sur le visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Felix désigne la porte de la tête.

— Là.

— Là… quoi ?

La sonnette retentit à nouveau. Avec insistance. Leo s'approche de la porte. Vincent saute sur place pour tenter de déverrouiller et Felix refuse de lâcher la poignée.

— Felix, Vincent, dégagez. C'est *moi* qui vais ouvrir.

Plus tard, elle ne se rappellerait même pas si elle s'était vraiment retournée, si elle avait eu le temps de se demander pourquoi les garçons étaient si silencieux. Ce dont elle se souviendrait, la seule chose, ce serait que ses cheveux bouclés étaient plus longs et que son haleine n'empestait plus la vinasse.

Et qu'il l'avait frappée, mais pas comme les autres fois.

Parce que s'il l'avait frappée trop fort, elle se serait effondrée, or il souhaitait qu'elle le regarde dans les yeux pendant qu'il la démolissait, qu'il la démolissait pour l'avoir ignoré, pour avoir passé systématiquement le téléphone à son fils aîné. Il fallait qu'elle le regarde dans les yeux au moment où ils se toucheraient pour la première fois depuis quatre ans.

Son poing droit s'abat sur sa joue gauche, puis il tend les bras vers sa gorge et la serre, la tord. Il enchaîne avec deux nouveaux coups de poing vifs et puissants en plein visage, *regarde-moi* et elle lève les bras au-dessus de la tête pour se protéger et replie les coudes pour former comme un casque de chair et d'os.

Lui serrant le cou d'une main et lui tirant les cheveux de l'autre, il la maintient debout, bien qu'elle pèse de tout son poids. Elle cherche à se laisser tomber pour se mettre en boule afin de parer les coups. Il l'oblige à baisser la tête et lui assène un coup de genou, *sens ma force*, et un autre, *sens ma force*, et encore un autre, *sens ma force*.

Parce que Leo ne comprend pas le sens de ce terrible silence.

C'est pour cette raison qu'il met autant de temps à réagir. Les poings de son père frappent le visage de sa mère comme un fouet, mais il prend son temps et le fait en silence ; avant, ça faisait plus de bruit quand papa cognait maman. C'est son père et en même temps il ne le reconnaît pas vraiment. Et parce que sa mère ne crie pas. Et Vincent se cache derrière le dos de son frère, tandis que Felix se tient toujours à côté de la porte d'entrée.

Ils ne font pas encore tout à fait la même taille. Si cela avait été le cas, Leo n'aurait pas eu besoin de bondir sur son dos. C'est ce qu'il fait quand son père commence à mettre des coups de genou. Quand il comprend que, cette fois, son père ne s'arrêtera que quand elle sera morte. Il saute sur son dos et passe les bras autour de son cou. Son père finit par l'empoigner.

Leo lâche prise, s'écroule sur le sol. Sa mère, égarée, recule en tendant les bras pour tenter de protéger son visage. Elle saigne abondamment, surtout d'une pommette. Son père la suit, la saisit à nouveau. Par les cheveux. Il veut qu'elle le regarde pendant qu'il la frappe.

Encore un coup. Son poing s'écrase sur son nez et sa bouche.

Leo se relève et se faufile entre eux, les mains levées.

— Non, papa.

Il se tient entre sa mère en sang et son père qui ne demande qu'à frapper à nouveau, mais qui en est empêché par ce visage d'enfant qui lui barre la route.

Et Leo s'agrippe à lui.

Pas à son cou. Son père est bien trop grand. Ni à ses bras. Leo n'est pas assez fort. Mais à sa taille.

— Papa, non.

Il essaie de planter ses pieds dans le sol de la cuisine. Ses chaussettes glissent et il doit prendre appui contre les pieds de la table, tout faire pour repousser son père. Il n'y arrive pas vraiment mais, au moins, son père est obligé de lâcher sa mère.

Celle-ci se précipite hors de la cuisine et fonce vers la porte de l'appartement que personne n'a refermée. Elle dérape sur

le carrelage de la cage d'escalier et son sang gicle. Elle dévale l'escalier en gémissant.

Leo est toujours agrippé à la taille de son père. Serré contre lui comme s'il lui faisait un câlin.

— Maintenant, tout va dépendre de toi, Leonard.

Il flotte dans l'air une odeur de nourriture, de spaghettis à la bolognaise, et de sang. Ils échangent un regard.

— Tu comprends de quoi je parle, hein ? Je ne serai plus là. Tout va dépendre de toi, à partir de maintenant. Tu vas devoir prendre tes responsabilités.

C'est peut-être un détail sans importance. Mais ce roman s'inspire d'une histoire vraie.

PRÉSENT

PREMIÈRE PARTIE

Leo retint son souffle. L'intense lumière blanche de la lampe torche glissa sur lui et il écrasa son visage contre la mousse humide et les myrtilles éparses, pressant son corps entier contre le sol. Allongé là – à quelques pas de la lisière de la forêt – il pouvait aisément observer les habitudes de l'inspecteur.

Tout d'abord, il pointa sa lampe sur la serrure de la porte, à la recherche de signes d'effraction.

Puis il fit le tour du bâtiment cubique en balayant les murs en béton brut avec sa torche.

Enfin, il s'arrêta, tourna le dos à Leo et s'alluma une cigarette, comme s'il voulait attendre dans le noir jusqu'à ce qu'il soit sûr que tout était normal.

Leo reprit son souffle. Cela faisait sept nuits de suite qu'il se postait à cet endroit précis, à côté d'une cour gravillonnée, carrée, cernée par la forêt, au centre de laquelle se trouvait un petit bâtiment cubique en béton : le bunker. La nuit était paisible. On n'entendait que le bruit du vent, les hululements incessants d'une chouette et quelques rares insectes.

C'était une sensation particulière d'observer, à quelques mètres de distance, un homme qui était convaincu d'être seul – un homme en uniforme qui fumait en tirant de profondes bouffées sur sa cigarette et qui avait la responsabilité de tous les dépôts d'armes à l'intérieur de ce que l'on appelait la Zone de défense de Stockholm 44.

Leo ajusta le micro qu'il portait à son col, releva la tête et chuchota :

— L'homme à la cigarette quitte la place.

Le fossé qui s'étendait entre la forêt et la cour était inondé, et les grosses semelles de ses rangers glissèrent sur l'herbe lorsqu'il prit son élan pour sauter par-dessus, un sac lourdement chargé dans une main et une plaque d'Isorel dans l'autre.

Jasper arriva du côté opposé, de la mousse et des aiguilles de pin dans les cheveux, portant un sac aussi lourd que celui de Leo.

Ils n'échangèrent pas une parole. Ce n'était pas nécessaire.

Leo déposa la plaque d'Isorel – un carré d'exactement soixante centimètres de côté – sur le sol, juste devant la porte du bunker.

Il avait longtemps examiné ces murs. Il aurait pu les faire sauter. Cela aurait été le plus simple et le plus rapide. Mais le gardien n'aurait pas manqué de s'en apercevoir, lors de son inspection suivante. Et puis cela aurait été trop bruyant.

Alors, il avait étudié le toit. Il aurait été facile de retirer la plaque de métal qui protégeait le bâtiment de la pluie, de percer par en haut les quinze centimètres de béton, puis de remettre la plaque en place. Certes, le gardien n'aurait rien remarqué avec sa lampe, mais cette solution aussi aurait été trop bruyante.

Il ne restait plus qu'une seule possibilité : passer par en dessous. Grâce à la contre-pression du sol, le souffle de l'explosion serait dirigé vers le haut. Ainsi, ils n'auraient pas besoin d'une grosse quantité d'explosif et cela produirait moins de bruit.

Leo sortit cinq cents grammes de plastic de son sac.

Il s'agenouilla et, à la lueur de leur lampe frontale, il commença à la malaxer de manière à former douze boules d'environ quarante grammes chacune.

— Ça ne suffira pas, intervint Jasper.

Leo plaça les boules en cercle sur la plaque d'Isorel. On aurait dit une horloge dont chaque heure était marquée par quarante grammes de plastic.

— Ça suffira.

— Mais d'après la table…

— L'armée surévalue toujours. Leur but, c'est de tuer. J'ai divisé les doses par deux. Nous, tout ce qu'on veut, c'est entrer, pas détruire ce qu'il y a à l'intérieur.

Jasper tira une pelle pliante de son sac et la déploya d'un coup sec du poignet avant de se mettre à creuser devant la porte.

Un morceau de plastic pour chaque heure. Une horloge reliée à un cordon de penthrite brune.

Il savait que c'était une pensée ridicule, mais il vivait avec une horloge dans la tête – Leo savait constamment quelle heure il était, même quand il ne portait pas de montre. Depuis toujours, le temps faisait tic-tac en lui.

— C'est prêt.

Jasper transpirait, à genoux, penché en avant pour enfoncer sa pelle le plus loin possible. Leo se faufila dans le trou, à côté de lui, pour lui donner un coup de main. Leurs bras s'activèrent fébrilement pour extraire la terre que la pelle ne pouvait atteindre.

— Maintenant.

Ils soulevèrent à deux la plaque d'Isorel et l'enfoncèrent délicatement à l'intérieur du trou, en veillant à ce que les douze boules de plastic n'accrochent pas et à ce que l'extrémité de la mèche ressorte correctement. Lorsqu'ils furent certains que l'explosif était passé de l'autre côté de la porte, sous le petit local, ils rebouchèrent le trou avec du gravier.

— Satisfait ?

— Satisfait.

Des heures de calculs. Des journées à se procurer le matériel. Des semaines à parcourir les forêts de la région, avec des bottes en caoutchouc aux pieds et un panier de champignons sous le bras, à surveiller les entrepôts de l'armée suédoise. Quand ils avaient découvert cet endroit, que l'on appelait Getryggen, à une quinzaine de kilomètres au sud de Stockholm, Leo avait tout de suite su que leurs recherches étaient terminées.

Encore quelques minutes.

Avec de la bande adhésive, il fixa la petite mèche à un détonateur, qu'il relia ensuite aux fils positif et négatif d'un câble électrique, avant de filer le plus loin possible, à travers la cour

et le fossé, jusque dans la forêt. Puis, il connecta l'autre extrémité du câble à une batterie de moto.

— Felix ? Vincent ? dit Leo dans son micro.

— *Ouais ?* répondit Felix.

— La voie est libre ?

— *La voie est libre*.

— Dix secondes…

Felix et Vincent étaient étendus l'un contre l'autre sous une bâche couverte de feuilles, de mousse et d'herbe, près d'une barrière rouge et jaune portant un panneau métallique où était écrit TERRAIN MILITAIRE. ACCÈS STRICTEMENT INTERDIT.

— … *après, je le fais exploser*.

Vincent tenait fermement un coupe-boulon de presque un mètre cinquante de long.

Felix redressa la tête pour consulter sa montre. Il passa un doigt sur le verre du cadran. L'humidité s'était transformée en brouillard.

— *Neuf*.

Il frotta jusqu'à ce qu'il voie la trotteuse, puis adressa un hochement de tête à Vincent, dont la respiration était courte, intense, faible.

— *Huit*.

— Ça va ?

— *Sept*.

Vincent ne répondit pas. Il n'accorda même pas un regard à son frère.

— *Six*.

Même la lourde bâche sur leurs dos tremblait.

— *Cinq*.

— Il n'y a personne, Vincent. On est tout seuls, ici.

— *Quatre*.

— Tu comprends ?

Felix caressa le bras de Vincent, de ses épaules tremblantes à ses mains agrippées au coupe-boulon.

— *Trois*.

— Vincent ?

— *Deux*.

— Leo est là-bas. Il a tout planifié. Ça va bien se passer. Et c'est mieux comme ça, pas vrai ?

— *Un*.

— Pas vrai ? Il vaut mieux être ici et… savoir, non ? Plutôt que de rester à angoisser dans le canapé.

La détonation fut plus bruyante que prévu. Le bunker agit comme une caisse de guitare, une coquille vide qui amplifia les vibrations sonores générées par l'explosion de cinq cents grammes de plastic. Puis, quand le sol du dépôt fut soufflé, la caisse de résonance amplifia aussi le son qui suivit : celui des débris de béton projetés contre le plafond.

Il était convenu qu'ils attendraient cinq minutes.

Mais ils furent incapables de se retenir.

Leo se rua vers la cour avec sa pelle à la main, riant à gorge déployée, sans s'en rendre compte. Il s'agenouilla et glissa son bras droit sous la porte blindée du bunker et… ne sentit rien. Il y avait un trou béant ! Il déploya à nouveau sa pelle, dégagea un maximum de gravier, introduisit sa lampe frontale et l'alluma.

— Jasper ! cria-t-il en se retournant vers la forêt. Viens ! Viens voir ça !

La lumière de sa lampe inonda la pièce aveugle. Et lorsqu'il se faufila à l'intérieur, il vit clairement la première lettre.

K.

— Oh, putain ! Oh, putain !

Il enfonça la tête encore plus loin dans le trou. Lentement, la deuxième lettre apparut.

S.

— Oh, putain de merde !

Encore un peu. Des lettres blanches sur fond vert.

KSP 58.

— Felix ? Vincent ?

— *Ouais ?*

— Le cadenas ?

— *On est dessus*.

— Parfait. Ramenez-vous dès que vous aurez terminé.

L'épaule de Jasper était collée contre la sienne, tandis qu'ils se frayaient un passage sous la terre, comme deux prisonniers s'évadant par un tunnel. Ils creusèrent jusqu'à ce que Leo réussisse à passer la tête, les épaules et les bras à l'intérieur et couper, à l'aide de grosses pinces, le treillis en acier qui formait le squelette de la dalle en béton armé. Puis, après avoir replié les tiges, il se hissa à travers l'ouverture.

Il rajusta sa lampe frontale qui avait glissé sur ses tempes en sueur et scruta le local. Celui-ci était tellement petit qu'en écartant les bras il pouvait toucher les deux murs opposés et le plafond. Un cube de deux mètres d'arête. Le long des murs étaient empilées des caisses en bois kaki.

— Combien ? lui demanda Jasper, toujours dans le tunnel.

— Un paquet.

— *Combien ?*

Leo compta à voix haute.

— Une section. Deux sections. Trois sections. Quatre…

En tout, vingt-quatre caisses kaki.

— … deux putains de compagnies entières !

Tandis qu'il extirpait son corps longiligne du tunnel, Jasper riait, comme Leo un peu plus tôt, incapable de se contrôler.

Puis ils se tinrent un long moment côte à côte, dans le local cubique. La poussière de béton ondulait dans les faisceaux de leurs lampes.

— On les ouvre tout de suite ? Ou on attend ?

— Tout de suite, bien sûr.

Leo caressa la caisse du haut. Sa surface était irrégulière, rugueuse.

Ils n'eurent aucun mal à retirer les broches et à soulever le couvercle.

Une mitrailleuse. Poids : 11,6 kilos. Leo s'en saisit, la passa à Jasper, qui plia légèrement les jambes et se courba en avant pour contrer un recul imaginaire, sans réfléchir, appliquant les gestes qu'ils avaient appris pendant leur service militaire. Ils échangèrent un regard comme deux compagnons qui, au terme d'un long voyage, essayent de prendre conscience qu'ils sont enfin arrivés.

— Il y en a combien, d'après toi ? Essaie de deviner.

Alors qu'il était sur le point d'ouvrir la caisse suivante, Leo s'arrêta. La réponse était là, derrière les épaules de Jasper, partiellement couverte de poussière.

— Pas besoin de deviner.

Sur le mur, à gauche de la porte, une feuille de papier dans une pochette en plastique pendait à un crochet. À côté, un stylo-bille était accroché à une ficelle.

— Première rangée : cent vingt-quatre pistolets-mitrailleurs M45. Seconde rangée : quatre-vingt-douze fusils-mitrailleurs AK4. Troisième rangée : cinq mitrailleuses KSP 58.

Ils ouvrirent et passèrent en revue chaque caisse l'une après l'autre. Des dizaines d'armes de guerre. Lubrifiées et soigneusement emballées.

— Merde, tu le crois, ça, Jasper ?

Tout en bas de la feuille sur laquelle étaient décrites les règles et les procédures :

— Cet endroit a été inspecté le…

Il se pencha sur la feuille avec sa frontale. Une date avait été notée à la main, sous une signature illisible.

— … Vendredi 4 octobre.

— Ah ouais ?

— Il y a moins de deux semaines !

— Et alors ?

Leo brandit la feuille jusqu'au plafond.

— Ils n'ouvrent la porte blindée pour inspecter l'intérieur qu'une fois tous les six mois. Putain, tu comprends ? Ça veut dire qu'ils ne s'en apercevront que dans… cinq mois et dix-sept jours !

— *Felix appelle Leo !*

La voix de Felix retentit dans un crépitement.

— *Je répète ! Felix appelle Leo ! Ramène-toi !*

— Quoi ?

— *C'est à propos… du cadenas. On a un problème.*

Leo passa son corps dans le trou et ressortit dans la cour. Il n'avait pas prévu ça. S'ils n'arrivaient pas à ouvrir la barrière, tous leurs efforts auraient été vains. Il suivit le chemin forestier en courant pour rejoindre ses deux jeunes frères, qui

étaient assis de part et d'autre de la barrière fermée par un imposant cadenas.

— Je suis vraiment désolé.

Durant l'été, Vincent était devenu aussi grand que Leo. Pourtant, le corps d'un garçon de dix-sept ans était bien différent de celui d'un jeune homme de vingt-quatre ans.

— Leo… ça ne marche pas. Je n'y arrive pas.

Vincent haussa ses épaules frêles et écarta les bras, qui semblaient anormalement longs par rapport au reste de son corps.

Ils se fixèrent du regard pendant un instant, puis Vincent recula.

— Felix – file-moi un coup de main.

Leo s'assit à la place de Vincent et ouvrit l'énorme coupe-boulon. Il prit l'un des bras de l'outil à deux mains, tandis que Felix tenait l'autre.

— Maintenant, petit frère.

Ils appuyèrent de tout leur poids. Les mâchoires du coupe-boulon commencèrent à mordre l'anneau du cadenas. On aurait dit deux rameurs tirant leurs avirons jusqu'à la poitrine. Ils tirèrent longuement et, alors que leurs doigts, leurs mains, leurs bras et leurs épaules se mettaient à trembler, en proie aux crampes et à la douleur, l'acier finit par céder.

Ils avaient tendu le premier filet entre deux bouleaux solitaires et le second entre les branches touffues de jeunes épicéas. Ils s'étaient entraînés dans le garage de Skogås, le soir, et la dernière fois à Drevviken, dans le noir. Aussi n'eurent-ils aucun mal à retirer les filets de camouflage qui dissimulaient leurs véhicules, à les enrouler et à les jeter sur les plateformes vides. Deux pick-up Mitsubishi rouges, le type d'engins qu'utilisent les artisans du bâtiment.

Tandis que Leo remontait la colline au pas de course, ses deux jeunes frères démarrèrent les voitures et franchirent la barrière ouverte. Felix avait obtenu son permis de conduire quelques mois plus tôt, à la troisième tentative. Non pas qu'il fût un mauvais conducteur, mais il avait une fâcheuse tendance à rouler vite. Quant à Vincent, il n'avait même pas encore

l'âge légal pour passer le sien. Ils ne mirent que quelques instants à atteindre le sommet de la colline.

Jasper, à genoux dans le dépôt, introduisait les armes l'une après l'autre dans le tunnel. Leo, à genoux à l'autre bout, les réceptionnait. Felix était debout derrière lui et Vincent sur la plateforme du pick-up. Ils formaient une longue chaîne dans laquelle chaque passage de main en main pouvait prendre une seconde et demie.

— Deux cent vingt et une armes automatiques.

Chaque objet qui quittait le cube de béton devait rejoindre l'arrière du pick-up en six secondes.

— Huit cent soixante-quatre chargeurs.

Leo consulta sa montre aux aiguilles rouges. Ils auraient terminé dans une heure et demie.

Ils s'appliquèrent à faire disparaître les traces de l'explosion, ramassant les débris et remplissant le trou de gravier qu'ils tassèrent avec les pieds. Ils troquèrent ensuite leurs tenues contre des salopettes et des chemises de travail bleues, ainsi que des vestes noires qui portaient le logo de l'entreprise de construction sur la manche. Ils rouvrirent la barrière et la franchirent avec les deux pick-up, puis Felix descendit de voiture avec à la main un cadenas identique à celui qu'ils avaient sectionné un peu plus tôt. Il était essentiel que la clé entre, même si elle ne tournait pas. Le lendemain soir, quand le gardien, vers 21 heures, débarquerait dans sa vieille Volvo pour écouter le hululement de la chouette, fumer sa clope et faire le tour du dépôt d'armes, il ne remarquerait rien d'anormal. L'inventaire, d'une précision méticuleuse, leur avait appris que l'intérieur de l'armurerie ne serait inspecté que dans cinq mois et demi. D'ici là, personne ne se rendrait compte de rien.

Leo ne s'était pas aperçu qu'il chantait. À voix haute, tout seul dans son pick-up. Il avait emprunté Hornsgatan, le pont de Liljeholm, puis rejoint l'E4 au niveau de Västberga. C'est seulement là, alors qu'il s'éloignait du centre-ville sous la pluie, qu'il entendit sa voix pour la première fois.

Après avoir pris un café et un sandwich dans un bar, il était entré dans l'atelier de perruques du théâtre Folk Opera. Il avait été le premier client de la journée. D'un œil curieux, il avait observé les doigts qui, avec une dextérité remarquable, appliquaient des cheveux sur une tête en plastique. La jeune femme lui avait expliqué qu'elle utilisait de vrais cheveux, qu'elle faisait venir d'Asie, en grandes quantités, puis qu'elle décolorait et teintait. Ensuite, il était passé chez l'opticien de Drottninggatan retirer les lentilles de contact colorées qu'il avait commandées.

Il avait jeté un coup d'œil dans le rétroviseur de l'habitacle et vu ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Leo avait toujours été celui qui ressemblait le plus à leur mère. Il avait hérité de son teint clair et de ses cheveux blond vénitien. De son nez, également – plus court et effilé, dur comme du granit. On n'aurait jamais pu le prendre pour un immigré, même de seconde génération. Un nez à la suédoise, bien proportionné et droit, attirait toujours moins l'attention – et si la perruquière et l'opticien à qui il avait rendu visite dans la matinée devaient un jour donner le signalement du client qui les avait payés en liquide, ils ne pourraient pas faire autrement que de le décrire comme un homme quelconque.

Il sortit de l'autoroute à Alby, passa devant la station Shell et la splendide église du XII^e^ siècle, et continua jusqu'à ce que les bâtiments et le bitume laissent la place aux champs et aux bois.

Il ralentit.

Il était arrivé.

Elle était là, devant lui. La barrière dont Felix avait changé le cadenas sept heures plus tôt, et à côté de laquelle, dix heures plus tard, un homme d'une soixantaine d'années garerait sa Volvo et s'allumerait une cigarette avant d'entamer sa ronde.

La bruine, qui était tombée sans discontinuer depuis la nuit précédente, avait tourné à l'averse, et les essuie-glaces du pick-up balayaient le pare-brise, transformant les gouttes en rigoles. Il pleuvait aussi sur le tunnel qu'ils avaient creusé sous le béton. L'homme à la cigarette passerait dessus. Il piétinerait avec ses bottes en caoutchouc le gravier qui en recouvrait l'entrée, le comprimant, le pilant, le nivelant. Mais s'il continuait de pleuvoir comme cela, le gravier s'enfoncerait peu à peu et finirait par former un creux que l'inspecteur ne manquerait pas de remarquer dans la lumière de sa torche.

J'ai besoin de temps.

Même si on a bâclé le boulot, tu ne t'apercevras de rien. Tu comprendras seulement dans cinq mois, quand tu ouvriras la porte.

J'ai besoin de temps pour mettre au point une méthode de travail inédite, pour optimiser les profits sans augmenter les risques, pour former une équipe.

Je devrais descendre de voiture, sortir sous la pluie et aller vérifier que l'entrée du tunnel n'est pas visible.

La dernière chose à faire.

Seul un fou aurait pu se préparer pendant des mois, mettre son plan à exécution et retourner sur les lieux de son crime dès le lendemain.

Il appuya sur la pédale d'accélérateur.

Le "Bâtiment bleu". C'est ainsi que les riverains et les passants avaient surnommé la construction – un énorme cube

métallique qui avait autrefois abrité la menuiserie de Gamla Tumba. Leo se gara au même endroit que la nuit précédente, loin de l'autoroute, près d'un container noir.

Ils avaient déchargé les armes une à une sans être dérangés, à l'abri de la route et des fenêtres des habitations voisines.

Il baissa la vitre de sa portière et écouta les bruits familiers en provenance du chantier : la musique assourdissante qu'émettait la radio d'un peintre, les brèves détonations produites par le compresseur qui alimentait les pistolets à clous. Il boutonna sa chemise bleue jusqu'au col, enfila les bretelles de sa salopette et descendit.

Le Bâtiment bleu était longtemps demeuré une coquille vide et ils avaient passé plusieurs semaines à le débarrasser de tout le vieux matériel qui y avait été abandonné. Puis ils avaient renforcé les planchers des deux étages avec des poutres en acier, posé une couche d'isolation, coulé une chape et installé des cloisons. Peu à peu, l'édifice s'était transformé en un ensemble de boutiques qu'un entrepreneur essayait d'ouvrir sous le nom de Solbo Center.

— C'est bon ? Tout est réglé ?

Jusque-là, il n'avait jamais prêté attention à la démarche de Felix. Son frère, de trois ans son cadet, se dirigeait vers lui à travers le parking de fortune. Il ressemblait de plus en plus à leur père. Il occupait l'espace. Ses pieds pointaient vers l'extérieur. Il avait les épaules larges et des avant-bras musclés qu'il balançait avec désinvolture. Comme *lui*.

Je ressemble à maman. Toi, tu ressembles à papa.

— Alors, Felix ? Tu as tout réglé ?

— Je crois que Gabbe essaie de nous entuber sur le dernier paiement.

D'une manière inexplicable, Felix avait sur lui un pouvoir apaisant. Cela aurait dû être l'inverse. Ces gestes, ces mouvements, toutes ces similitudes auraient dû l'inquiéter, l'effrayer.

— Il est là en train de compter chaque putain de clou.

— Mais tu t'en es… chargé ? Tout est réglé ?

Son jeune frère entreprit de retirer la bâche en plastique qui recouvrait la plateforme du second pick-up.

— Gabbe est un sale connard. Comme s'il avait le droit de refuser de nous payer juste parce qu'on est en retard. Comme si c'était stipulé quelque part dans le contrat.

— Je m'occupe de lui. Mais toi, de ton côté, tu as fait ce que je t'avais demandé ?

— Service quatre-vingt-trois. Orthopédie, je crois, répondit Felix en soulevant la bâche blanche. C'est moi qui l'ai sortie. Et Vincent a subitement été pris de douleurs à la jambe.

Au centre de la plateforme se trouvait une énorme caisse à outils en bois avec une poignée métallique scintillante. Et à côté, sous des couvertures jaunes portant le logo de l'hôpital, un fauteuil roulant était replié.

Ils rapprochèrent les pick-up de la porte d'un de ces containers noirs qu'ils installaient tout le temps sur leurs chantiers pour y ranger leurs outils et leur matériel volumineux. Ils ouvrirent le cadenas. Une fois les portes du container grandes ouvertes, ils soulevèrent la caisse vide et la portèrent à l'intérieur.

En plein jour dans un quartier résidentiel, à seulement quelques mètres d'une route ultra-fréquentée. Ils se retrouvèrent devant des piles d'armes automatiques.

— Ah, Leo ! Je t'ai cherché partout ! cria une voix de fausset.

Gabbe. La soixantaine. Il portait une salopette bleue qui avait dû être à sa taille, autrefois, mais qui, désormais, était tendue sous la pression de son énorme ventre. Il tenait une tasse de café dans une main et un paquet de gâteaux à la cannelle dans l'autre.

— Comment vous allez faire pour finir tout ce bordel aujourd'hui ? demanda-t-il en s'approchant du container. Est-ce que vous êtes seulement venus, la semaine dernière ?

Leo prit une profonde inspiration et chuchota à Felix :

— Je te laisse refermer. Je m'occupe de lui.

Il sortit du container et alla à la rencontre du chef de chantier furibond.

— Leo ! Je ne vous ai pas vus, hier ! Je n'ai pas arrêté de vous appeler ! Je ne sais pas si vous avez un autre chantier en cours, mais ce qui est sûr, c'est que vous devez terminer celui-ci en priorité !

Leo lança un regard par-dessus son épaule. Felix était en train de refermer les lourdes portes du container. Le déclic d'un gros cadenas retentit.

— Mais on est là, maintenant, pas vrai ? Et tout sera fini aujourd'hui. Comme prévu.

Gabbe était si près qu'il aurait pu toucher la paroi du container. Leo posa un bras sur son épaule et commença à l'entraîner lentement vers le Bâtiment bleu. Sans trop de fermeté pour éviter de le froisser, mais suffisamment quand même pour l'éloigner de ce qu'il ne devait absolument pas voir.

— Je n'en ai rien à foutre que tu aies du boulot ailleurs ! Tu piges, Leo ? On a conclu un contrat, toi et moi !

Lorsqu'ils entrèrent dans le bâtiment, Gabbe haletait. Au premier étage, tout au fond, il y aurait un restaurant indien, un fleuriste et un salon de bronzage. En dessous, un fabricant de pneus, une imprimerie, un institut de beauté et, à côté, une pizzeria où Jasper et Vincent étaient occupés à mettre en place des cloisons.

— Tu vois ! Vous n'avez pas du tout fini ! Merde !

Sa voix était insupportable. Stridente, présomptueuse, vieille, arrogante.

— Tout sera prêt à temps.

— Putain de bordel, j'ai un gérant qui a prévu de s'installer demain !

— Si je te dis qu'on aura fini, c'est qu'on aura fini.

— Tu as intérêt, sinon tu pourras faire une croix sur le dernier versement !

Leo n'avait qu'une envie, c'était de le prendre par le col et de lui exploser le nez. Au lieu de cela, il posa de nouveau un bras sur les épaules du chef de chantier.

— Gabbe, mon ami, est-ce que je t'ai déjà déçu ? Est-ce que j'ai déjà bâclé mon travail ? Est-ce que j'ai déjà été en retard ?

Gabbe se libéra de l'étreinte un peu trop pressante de Leo et se précipita vers l'angle opposé du bâtiment.

— Ce mur, là ! s'écria-t-il. Le salon de coiffure ! Il manque une couche de plâtre ! Tu veux que les vieilles dames se fassent faire des permanentes dans un local dont les murs ne sont même pas ignifugés ?

Il retourna sur le parking, sous la pluie qui avait fait son retour.

— Et… et ce putain de container ! Tu devais le virer ! Où vont se garer les clients ?

Gabbe tapa plusieurs fois des deux mains contre la paroi du container, qui occupait une grande partie du parking réservé aux futurs clients. L'énorme caisse en acier, pleine à craquer, émit un bruit sourd.

— Détends-toi, je n'ai pas envie que tu aies une attaque, d'accord ? dit Leo.

Le visage du chef de chantier était écarlate, mais la pluie commença à éteindre sa colère.

— Je te promets que tout sera terminé avant minuit. J'ai besoin de cette société, Gabbe. Tu n'as pas idée d'à quel point j'en ai besoin. Ma société de construction, notre collaboration, c'est absolument nécessaire si je veux… me développer.

— Te développer ?

— Optimiser les profits. Sans augmenter les risques.

— Là, je ne te suis plus.

— Tu es à bout de souffle. Je me fais du souci pour toi. Tu devrais rentrer chez toi te reposer. On aura fini avant minuit. Tu peux me faire confiance.

Leo tendit la main à Gabbe.

— Pas vrai ?

Il serra la main de Gabbe, petite, humide et molle. Il acquiesça.

— Parfait. Tout sera terminé aujourd'hui comme prévu. Ensuite, c'est moi qui t'apporterai des petits pains à la cannelle. D'accord ?

Leo resta planté entre le container et la voiture le temps que Gabbe reparte. Le chef de chantier grassouillet avait tourné autour de l'énorme caisse en acier remplie d'armes automatiques, il l'avait même touchée des deux mains, sans se douter de ce qu'elle contenait. La prochaine fois, il se pourrait bien qu'il lui vienne l'idée de l'ouvrir.

Lorsqu'il eut la certitude que Gabbe était parti, Leo traversa la rue et se rendit dans le quartier résidentiel où se trouvait la solution à son problème de stockage : une maisonnette à

un étage pourvue d'une cour close, sans pelouse. Il avait vu les propriétaires emporter leurs meubles. Maintenant, une pancarte À VENDRE était accrochée à la clôture. Il longea le grillage, pénétra dans la cour bitumée par le portail ouvert et s'approcha de la maison. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre située à droite de l'entrée. Une cuisine vide. Il fit de même à la fenêtre de gauche. Un couloir désert. Il contourna la bâtisse. La fenêtre suivante. Une extension. Vide. Derrière la maison, une autre fenêtre. L'escalier menant à l'étage.

Un étage, mais pas de sous-sol. Le quartier entier était bâti sur l'emplacement d'un ancien lac. Toutes les maisons reposaient sur de la vase. Raison pour laquelle elles pouvaient se développer vers le haut, mais pas vers le bas.

Au cours des semaines précédentes, il avait délaissé clous et forets pour observer l'immonde petite maison en pierre qui se trouvait tout près de la route. Et chaque fois, elle lui avait fait penser à la caverne du Crâne du fantôme. Il savait que c'était une pensée puérile. Mais c'était aussi une solution.

Une maison insignifiante. Quiconque possédait un peu d'argent n'y aurait jamais prêté attention.

Sur la porte d'entrée, il y avait une autre pancarte À VENDRE. Il regarda la photo de l'agent immobilier. Visage souriant, costume-cravate, la frange de travers. Il sortit un stylo de sa poche intérieure et nota le numéro de téléphone au dos du ticket de caisse de la perruquerie.

Le vaste garage, sur le côté de la maison, correspondait exactement à ce dont il avait besoin. Il n'aurait pas pu rêver mieux. Il grimpa sur une pile de pneus usés et frotta le verre encrassé de la fenêtre pour voir au travers. Plafond haut, pouvant accueillir quatre, voire cinq véhicules. Parfait pour s'entraîner.

Une porte s'ouvrit et se referma.

Il se tourna vers le jardin voisin. Une maison bien plus grande, avec une pelouse couverte de feuilles mouillées et une rangée de pommiers squelettiques. Une femme accompagnée d'un petit enfant se tenait dans l'allée gravillonnée. Elle le regarda. Il la salua d'un hochement de tête.

Derrière elle, à quelques kilomètres de distance, il pouvait apercevoir la forêt où il avait vécu la nuit la plus extraordinaire de sa vie.

Et cela avait été tellement simple.

Un ciel constellé d'étoiles, plus lumineux que la nuit précédente. Leo et Felix montèrent à bord de leurs pick-up et mirent le cap sur un quartier populaire de banlieue, laissant derrière eux le Bâtiment bleu désormais terminé, un Gabbe satisfait et un container devant lequel des riverains encore à moitié endormis passeraient en allant prendre leur bus.

Une fois arrivés, les deux frères descendirent et déchargèrent la caisse en bois qui se trouvait à l'arrière du pick-up en la tenant chacun par une poignée.

— Il est minuit moins dix, observa Leo.

La caisse à outils faisait le même poids que d'habitude, même si son contenu était différent.

— Encore dix-huit heures.

Ils passèrent devant des buissons et des plates-bandes arides en direction de l'immeuble. Leo ouvrit la porte. Tandis qu'ils attendaient l'ascenseur, les rires de Jasper et de Vincent leur parvenaient par la porte entrouverte de la cage d'escalier menant au sous-sol.

Quatrième étage.

Sa porte. Leur porte. DÛVNJAC/ERIKSSON. Ils posèrent la caisse en bois pendant que Leo cherchait ses clés et s'emparait du tas de prospectus qui dépassait de la fente de la boîte aux lettres pour les jeter dans le vide-ordures.

Dans l'appartement, la lumière était allumée.

Anneli était dans la cuisine, assise sur une chaise en bois. Le bruit de la machine à coudre de leur mère se heurtait à la

musique en provenance d'une radiocassette. Eurythmics. Elle écoutait souvent des tubes des années 1980.

— Salut, dit Leo.

Elle était splendide, même s'il lui arrivait parfois de l'oublier. Il déposa un baiser et une caresse délicate sur sa joue. L'étoffe noire se plissa, s'entortilla, transpercée par l'aiguille de la machine à coudre. Leo l'embrassa à nouveau, puis alla ouvrir le placard de l'évier. Elles étaient toujours là. À l'endroit exact où il les avait cachées, tout au fond, derrière les flacons de liquide vaisselle et de détergent pour le sol. Trois boîtes marron. Pas particulièrement larges, mais lourdes.

— Attends.

Il s'apprêtait déjà à ressortir.

— Leo. Je ne t'ai pas vu depuis des jours.

La nuit dernière, il avait ouvert la porte et s'était rendu directement dans la chambre, sans faire de détour par la salle de bains ou par le réfrigérateur. Il s'était couché dans un lit qui sentait son odeur, pas le parfum de son shampooing ni de son eau de toilette, son odeur à elle. Il s'était allongé à côté d'elle et avait serré son corps endormi contre lui, tandis que la force de l'explosion résonnait encore dans sa poitrine.

Sur son chevet, les chiffres clignotants du réveil indiquaient 4 h 42. Et elle avait tourné son corps nu contre le sien, bâillé et s'était collée contre lui.

— Et ce matin, quand je me suis réveillé, tu n'étais même plus là. Tu me manques.

— Pas maintenant, Anneli.

— Tu ne veux pas voir ce que j'ai fait ? Les cols roulés ? C'était pourtant toi qui…

— Plus tard, Anneli.

C'est alors qu'il remarqua la bouteille de vin vide sur le plan de travail et le bouchon dans l'évier.

— Tu as bu ? Tu as oublié que tu devais prendre le volant ?

— Juste un petit peu. Mais c'était hier soir… Leo, tu étais dans cette putain de forêt et moi, j'étais là, toute seule, à attendre et à me demander si tout se passait comme prévu, si tu allais rentrer, si quelqu'un vous avait vus et… Je n'arrivais pas à dormir ! Et là… tu étais où ?

— Sur le chantier. On avait encore quelques trucs à faire. Maintenant, on a fini.

Cette fois, il quitta la pièce.

Elle arrêta la machine à coudre.

Pourquoi ses mains tremblaient-elles ? Après tout, c'était elle qui avait demandé à participer. Elle qui avait proposé de leur confectionner des gilets. Elle qui les conduirait sur place.

Leo baissa les stores de la fenêtre qui donnait sur le centre commercial de Skogås. Le salon ressemblait à n'importe quel salon, avec un canapé, un fauteuil, une télé, une bibliothèque. Mais cela allait bientôt changer.

Les quatre hommes vidèrent la caisse à outils, le sac Adidas et les sacs en papier que Jasper et Vincent avaient remontés du sous-sol, ainsi que les trois boîtes en carton que Leo avait cachées sous l'évier. Puis, ils alignèrent soigneusement tout leur matériel sur le parquet, comme le font les militaires avant de partir en opération.

Un fauteuil roulant replié, trouvé dans un couloir de l'hôpital de Huddinge. Deux couvertures jaunes portant le logo de l'hôpital, dérobées dans des chambres, sur des patients endormis.

Un sac avec deux perruques en cheveux véritables et deux paires de lentilles de contact marron.

Deux AK4 et deux pistolets-mitrailleurs, prélevés dans le container noir, sur le chantier. Des chaussures, des pantalons, des chemises, des vestes, des bonnets, des gants. Deux torches. Vincent prendrait la plus petite dans sa poche, tandis que la plus grande servirait à Felix pour envoyer les signaux. Deux bidons d'essence de cinq litres. Et quatre sacs de sport à côté de quatre crosses de floorball.

Leo déplia le fauteuil roulant, s'assit dedans. Il se dirigea vers le mur de la salle de bains, fit demi-tour et revint à son point de départ. Puis il se mit à décrire des cercles et à tourner sur lui-même pour tenter de renverser le fauteuil.

D'une stabilité à toute épreuve.

Il se releva et rejoignit Anneli dans la cuisine. Il lui caressa la joue, comme il l'avait fait un peu plus tôt.

— Tout se passe bien ? l'interrogea-t-il.

— J'ai terminé.

Les cols noirs des pulls avaient été rallongés. Anneli tira fort sur l'un d'eux. La couture tint bon et était invisible. C'était elle qui en avait eu l'idée.

— Chaque col est pourvu d'un masque. Ils fonctionnent tous.

Elle désigna les deux gilets verts.

— J'ai fait exactement ce que tu m'avais demandé. Les gilets sont en nylon. Avec des poches assez grandes pour y mettre des chargeurs.

Il essaya le gilet qu'il porterait sous son coupe-vent. Il lui allait à la perfection. Anneli connaissait bien son corps.

Il se pencha pour l'embrasser.

— Toutes ces choses, là-bas, sur le sol… n'importe quel amateur pourrait se les procurer. Mais pas ce gilet. Ni ces pulls.

Il retira sa veste et s'empara d'un des pulls dont les cols avaient été rallongés.

— Les détails. C'est ce qui fait la différence. C'est grâce à ça qu'on pourra s'approcher discrètement et se transformer en un instant.

Il l'embrassa à nouveau et retourna s'asseoir dans le fauteuil roulant. Il déploya le repose-pied et allongea la jambe droite dessus. Il tenta d'imiter la posture d'une personne à la jambe cassée. Face à lui, Jasper, les mains revêtues de gants de protection en caoutchouc transparents, était en train d'ouvrir le premier des petits paquets marron : balles de calibre 7.62, noyau en plomb et en acier. Puis il déballa le deuxième : balles chemisées, calibre 9. Et le troisième : balles traçantes au phosphore qui créeraient des traînées rouges de plusieurs centaines de mètres de long. Il remplit chaque chargeur de munitions et les lia deux par deux avec de l'adhésif. Quatre paires pour les nouvelles poches de son propre gilet, trois paires pour celui de Leo et une paire pour Felix et pour Vincent qui les porteraient sur leur ventre, dans des sacs banane.

— Personne ne regarde les gens différents. Alors, on va en profiter. On va profiter de leurs préjugés, de leurs peurs.

Leo fit un tour complet sur lui-même, dans le fauteuil roulant.

— Et même quand ils regardent… ils n'insistent pas.

Il déplaça son fauteuil roulant comme le faisaient les handicapés auprès desquels travaillait sa mère. Sa mère, avec son uniforme d'infirmière, qui, de temps en temps, emmenait les trois frères avec elle, à la maison de repos, quand elle n'avait trouvé personne pour les garder. C'était là qu'ils s'étaient rendu compte que les adultes, gênés, détournaient le regard quand ils voyaient des handicapés.

— D'accord ? On ne reluque pas les gens différents.

Jasper lui passa un AK4. Leo tenta de le tenir dans sa main droite sous la couverture jaune, le long de sa jambe étendue sur le repose-pied.

— Tu en fais trop.

— Non, pas du tout.

— Bien sûr que si. Je n'ai pas raison ?

Jasper regarda Felix et Vincent, qui acquiescèrent tous les deux.

— Tu en fais des tonnes. Ce n'est pas crédible.

— C'était comme ça qu'ils se déplaçaient, dans leurs chaises roulantes. Mais toi, bien sûr, tu ne t'en souviens pas. Tu étais trop petit.

Leo se leva de son fauteuil roulant et balaya la pièce du regard. Ils allaient bientôt vivre leur tout premier braquage. Aucun d'eux n'avait encore pris part à quelque chose de ce genre. Mais chacun jouerait son rôle et savait exactement ce qu'il aurait à faire. Et par terre, devant lui, il y avait tout l'équipement nécessaire.

Dans moins de vingt-quatre heures, ils entameraient leur transformation.

17 h 35. Encore quinze minutes.

Le voyage se fit dans le silence et la concentration.

Anneli régla le rétroviseur de l'habitacle. Elle était grande, comparée à ses amies. Malgré tout, elle était considérablement plus petite que Leo, qui était assis entre elle et Jasper. Un feu rouge, le dernier avant d'arriver à Farsta. Elle avait l'impression de se faire aspirer peu à peu par la lumière. Plus elle la fixait, plus celle-ci s'agrippait fermement à elle, l'entraînant au loin.

Elle ne se souvenait pas de l'instant précis où elle avait décidé de participer. Jamais elle n'aurait imaginé, quelques années plus tôt, qu'elle pourrait faire une chose pareille : attaquer un fourgon de transport de fonds. Peut-être n'y avait-il pas eu de moment précis, mais une série d'instants fugaces, qui avaient fusionné sans qu'elle s'en rende compte. Un jour, quelqu'un dit qu'il y a un dépôt d'armes caché dans la forêt, et quelqu'un d'autre suggère qu'il doit être possible de le dévaliser, et un autre encore ajoute que, tant qu'à voler des armes dans un dépôt militaire, autant les utiliser pour commettre des braquages. Peut-être que quand vous vivez de tels moments, vous vous mettez peu à peu à en faire partie. En réalité, personne ne lui avait jamais posé de question à laquelle elle avait fait le choix de répondre oui. Ce qui est anormal devient normal, les idées des autres deviennent ses idées et, soudain, une femme prénommée Anneli, une mère de famille, de surcroît, se retrouve au volant d'un pick-up et s'apprête à faire quelque chose qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. C'est probablement

pour cette raison qu'elle redémarra si brusquement, lorsque le feu rouge passa à l'orange*, puis au vert.

Elle tremblait. Pas beaucoup. Pas assez pour que Leo le remarque. Cela faisait longtemps qu'il s'était renfermé sur lui-même. Elle tremblait parce qu'elle n'avait encore jamais eu aussi peur de toute sa vie. Enfin si, une fois. C'était quand elle avait donné naissance à Sebastian. Elle avait éprouvé exactement la même sensation. Comme si elle s'apprêtait à franchir un cap en sachant qu'ensuite sa vie ne serait plus jamais comme avant.

— Là-bas.

Leo lui indiqua un trottoir bordé de lampadaires. Elle estima qu'ils n'étaient plus qu'à deux cents mètres environ du centre de Farsta.

— Arrête-toi entre deux lampadaires, dans la pénombre.

Leo ferma les yeux. Il était on ne peut plus serein.

Je suis le seul à savoir. Personne d'autre que moi ne sait ce qui va se passer. Je suis le seul à connaître chaque étape.

Ils attendaient son signal. Anneli était assise à sa gauche, respirant par à-coups. Jasper à sa droite, respirant lentement, comme quand il luttait pour garder son calme.

Le moteur du pick-up était coupé. Il faisait particulièrement sombre, en cette soirée d'octobre. Quatre vendredis d'affilée, Leo avait stationné ici, seul, pour observer l'arrière de la banque Forex, située à proximité de l'arrêt de bus et de la bouche de métro. Il avait enregistré chaque détail. L'itinéraire du fourgon blindé, les mouvements des deux convoyeurs en uniforme, la manière dont ils communiquaient entre eux.

— Soixante secondes.

Les mains d'Anneli se remirent à trembler. Leo les saisit et la regarda. Il ne la lâcha que lorsque ses tremblements eurent cessé. Puis elle procéda à une ultime inspection.

D'abord, les perruques. Si la police retrouvait des cheveux, par la suite, elle conclurait qu'ils appartenaient à une personne

* En Scandinavie, le passage du rouge au vert est annoncé par un feu orange. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

à la chevelure noire et raide. Elle s'assura qu'elles étaient bien en place et qu'elles recouvraient la totalité de leurs cheveux blonds. Et pour éviter que cela ne fasse trop parfait, elle ébouriffa les franges de Leo et de Jasper.

Ensuite, le maquillage. Du mascara waterproof sur les cils et les sourcils. Elle les brossa légèrement pour leur donner une apparence plus broussailleuse. Leurs fronts, leurs joues, leurs nez, leurs mentons, leurs cous avaient été grattés, dans la salle de bains, afin de les débarrasser de leurs cellules mortes, puis enduites d'un autobronzant.

— Trente secondes.

Elle leur demanda de cligner des yeux pour s'assurer que leurs lentilles de contact étaient bien en place.

Elle contrôla leurs jeans, leurs gilets et leurs bottes, le coupe-vent de Leo et la veste en coton huilé de Jasper. Tous ensemble, ils avaient passé en revue divers types de vêtements masculins et en étaient arrivés à la conclusion que c'était le genre de tenues qu'auraient pu porter deux jeunes immigrés arabes fraîchement débarqués.

Et pour finir, les cols roulés.

— Penchez vos têtes en avant.

Son idée à elle.

— Tous les deux.

Elle les replia, tira dessus, les replia à nouveau.

— Vous les portez trop haut. Si vous voulez qu'ils fonctionnent, il faut que vous puissiez les saisir et les tirer devant vos visages sans qu'ils glissent.

— Quinze secondes.

Leo ajusta son gilet. Ses chargeurs de rechange appuyaient sur sa poitrine.

— Dix secondes.

Ils enfilèrent leurs gants en cuir.

— Cinq secondes.

Il se pencha pour l'embrasser et elle recula légèrement lorsque sa moustache, elle aussi constituée de poils humains, frotta contre sa lèvre supérieure. Elle était un peu de travers. Elle sourit et la redressa en la pinçant entre son pouce et son index.

— Maintenant.

Anneli ouvrit sa portière, descendit sur le trottoir, dégrafa la bâche blanche qui recouvrait la plateforme et sortit le fauteuil ainsi que les deux couvertures. Elle déploya le repose-pied de droite. Muni d'une nouvelle crosse plus courte, l'AK4 pouvait être intégralement dissimulé sous la couverture. Jasper aida Leo à prendre place sur le siège en plastique rembourré et fit un signe de tête en direction du pick-up, tandis qu'Anneli s'éloignait.

Le long du trottoir sombre.

— Leo ?

Jasper avait arrêté le fauteuil roulant et s'était penché en avant pour délacer et relacer ses rangers afin de pouvoir chuchoter discrètement.

— Tu exagères encore. J'ai vu ta mère travailler avec ces… gens différents. Et ils ne se déplaçaient pas comme ça.

Jasper se redressa et, lentement, se remit à pousser le fauteuil roulant dans la rue commerçante bondée. C'est alors que Leo repéra l'enfant. Il avait cinq ans, six tout au plus. À seulement quelques mètres d'eux, dans un groupe de personnes qui attendaient à l'arrêt de bus.

Personne ne regarde les gens différents.

Il le montra du doigt en tirant sur la main de sa mère.

Personne ne se rappelle à quoi ressemble un homme qui l'a mis dans l'embarras.

Le petit garçon le pointait du doigt. Lui, dans son fauteuil roulant.

Les enfants, en revanche, ne voient pas le monde comme les adultes.

Le petit garçon se mit à crier.

Les enfants sont des êtres curieux, ils n'ont pas encore eu le temps d'apprendre ce qu'est vraiment la peur.

L'arme sous la couverture. Les chargeurs dans son gilet. Ce n'était pas cela que le garçonnet désignait. Ce n'était pas pour cela qu'il hurlait. Mais c'était l'impression qu'avait Leo.

Au prochain cri, les adultes qui l'entouraient, et qui n'avaient pas osé regarder jusque-là, lèveraient tout à coup les yeux. Peut-être même qu'ils se souviendraient d'eux, plus tard. Jasper prit un virage brusque et s'éloigna à la hâte de l'arrêt de bus, se dirigeant vers une zone moins éclairée.

17 h 48.

Ils attendirent, lançant des regards furtifs en direction de l'entrée du parking. Des utilitaires, des bicyclettes, des piétons entraient et sortaient.

17 h 49.

Plus que quelques minutes.

17 h 50.

Peut-être encore une ou deux.

17 h 51.

Bientôt.

17 h 52.

— Qu'est-ce qu'ils foutent, merde ?

— Ils ne vont pas tarder.

— Mais il est déjà…

Les voilà.

Ils s'approchèrent lentement. Ils n'étaient plus qu'à une petite dizaine de mètres du muret qui protégeait la rampe d'accès de la banque. Il fallait que le fourgon blanc descende toute la rampe sans que ses occupants ne remarquent les deux individus au milieu de la foule, un invalide et son accompagnateur.

17 h 54.

Jasper s'accroupit, incapable de garder son calme plus longtemps. Il défit ses lacets et les noua à nouveau.

— Hé, comment tu t'appelles ? lança le garçonnet. Pourquoi tu es assis là-dedans ? Tu es blessé ?

L'enfant s'arracha à la prise de sa mère et se précipita vers eux. Cette chaise roulante avait l'air tellement chouette.

— *You go back*, répliqua Jasper dans un anglais empreint d'un très fort accent.

— Bonjour ! Comment tu t'appelles ? Et qu'est-ce qu'elle a ta jambe ? insista le gamin.

Jasper glissa la main dans la poche sans fond de sa veste et saisit le pistolet-mitrailleur qui pendait à son cou.

— *Go back*.

— Gobakk ?

— *Go back !*

— C'est comme ça qu'il s'appelle ? Gobakk ? J'adore ce nom.

Il ôta le cran de sûreté, le remit, l'ôta à nouveau. Un cliquetis agaçant. Leo lui donna un coup de coude dans les côtes.

Le fourgon qu'ils devaient dévaliser était en train d'arriver.

— *To your mama ! You go back !*

Le gamin ne se laissa guère impressionner, mais il n'apprécia pas que Jasper se penche sur lui et lui parle sur ce ton agressif. Alors, il cessa de les questionner et alla rejoindre sa mère à l'arrêt de bus.

17 h 54 et 30 secondes.

Vendredi soir. Encore deux heures à tirer. À l'intérieur du fourgon blindé, Samuelson observait Lindén. Ils travaillaient ensemble depuis presque sept ans. Pourtant, il ne savait quasiment rien de lui. Aucun d'eux n'avait jamais invité l'autre chez lui et ils n'étaient même jamais sortis prendre une bière ensemble. Ils étaient juste collègues, point. Ils ne parlaient jamais non plus de leur progéniture. Samuelson savait que Lindén avait le même nombre d'enfants que lui, mais qu'il ne les voyait plus qu'une semaine sur deux et que, le reste du temps, ils vivaient chez leur mère. Or il n'était jamais bon d'interroger quelqu'un sur ce qu'il avait perdu.

Les phares du fourgon suivaient les lampadaires, tandis qu'ils faisaient le tour du parking. Ils passèrent devant des gens qui attendaient leur bus et d'autres qui se dirigeaient vers les escalators du métro. Les convoyeurs scrutaient les alentours, notant le moindre détail, comme à leur habitude. Il y avait le marchand de hotdogs, près du garage à vélos, trois femmes assises sur un banc avec des sacs de courses pleins à craquer, un homme dans une chaise roulante et son accompagnateur qui parlaient à un petit garçon qui devait avoir sensiblement le même âge que son propre fils, et sa mère qui surgit et le tira par le bras, un groupe d'adolescents, un peu à l'écart, qui chahutaient entre eux ; une foule ordinaire, en somme, comme tous les soirs.

Ils prirent le virage en épingle à cheveux qui permettait aux bus de faire demi-tour, puis donnèrent quelques coups de klaxon lorsqu'ils descendirent en marche arrière la rampe menant à la porte de derrière de la banque.

Lindén coupa le moteur. Ils échangèrent un regard et hochèrent la tête. Ils avaient la même impression : malgré

l'heure de pointe, c'était une soirée tranquille dans la capitale. Samuelson ouvrit sa portière et n'eut à faire qu'un seul pas pour atteindre l'entrée. L'argent était conservé dans le bureau du chef de la sécurité et, pour y arriver, il leur fallait parcourir deux couloirs. Ils trouvèrent deux sacs en toile sur le bureau : des billets et des pièces de monnaie. Les sacs étaient accompagnés d'un reçu sur lequel quelqu'un avait noté à l'encre rouge : 1 324 573 couronnes.

Le vendredi était la journée où les banques suédoises faisaient leurs plus grosses recettes. Et le centre commercial de Farsta était l'ultime étape sur le trajet du fourgon. Le moment où il contenait le plus d'argent.

17 h 56.

Leo avait déterminé l'objectif, l'horaire et le lieu de l'attaque. Il savait que le fauteuil roulant les conduirait seulement jusqu'au bout de la rampe. Il savait qu'il n'y aurait nulle part où se cacher, qu'ils devraient maîtriser le convoyeur pendant que celui-ci parcourrait les deux pas qui séparaient la porte de derrière du bâtiment de la portière passager du fourgon blindé. Et qu'ils devraient frapper sans laisser à personne le temps de donner l'alarme.

17 h 57.

Ils attendaient. Ils observaient la porte en acier.

C'était le moment.

Un bref bourdonnement annonça l'ouverture du verrou.

Maintenant. *Maintenant*.

Leo et Jasper saisirent les cols de leurs pulls, les relevèrent sur leurs cous, leurs mentons et leurs nez, jusqu'à leurs yeux.

Ils découvrirent l'AK4 dissimulé sous la couverture jaune et le pistolet-mitrailleur pendu sous le manteau de Jasper.

Simultanément, ils se hissèrent sur le mur et bondirent vers le fourgon blindé garé le long du quai de chargement.

Samuelson était appuyé contre la porte blindée, un sac vert à la main.

Puis il entendit le signal : deux bips dans sa radio. La voie était libre.

Il ouvrit la porte, sortit sur la rampe et entendit un déclic en provenance du fourgon, comme toujours, quand Lindén ouvrit la porte arrière de la chambre forte.

Lindén, assis au volant, vit Samuelson sortir avec le sac vert. Il appuya sur le bouton commandant l'ouverture du verrou intérieur et s'apprêtait à se tourner vers son collègue lorsqu'il repéra quelque chose. Rien de très distinct, mais plutôt une série de fragments, comme quand vous essayez de reconstituer un puzzle sans vraiment savoir ce qu'il est censé représenter. À travers le pare-brise, d'abord, il aperçut le fauteuil roulant qu'il avait vu parmi la foule, un peu plus tôt. Renversé sur le trottoir, vide. Puis, dans l'un des rétroviseurs latéraux, il perçut un mouvement, comme si quelqu'un lui fonçait dessus. Un homme au visage complètement noir. C'est alors que Samuelson ouvrit la portière. "Démarre !" Se précipita à l'intérieur de l'habitacle. "Démarre, bon sang !" Et se jeta sur le sol pour se mettre à l'abri.

— *Open door !*

Il lui fallut une seconde pour comprendre ce qu'il se passait.

Puis encore deux pour composer le premier code. La porte blindée du fourgon s'abaissa, bloquant l'accès à l'argent. Et encore deux autres pour entrer le second code : quatre chiffres. Afin de pouvoir tourner la clé de contact.

— Yallah, yallah, *open door !*

C'était déjà trop tard. Quelqu'un avait bondi sur le capot. Un masque noir sur le visage, des yeux pénétrants. Pointant sur lui une arme automatique.

Lindén ne leva pas les bras, ne se tourna pas non plus vers la porte.

Il ne fit rien.

Le canon de l'arme était de plus en plus gros, se rapprochait de plus en plus.

Il y avait pensé tous les jours depuis sept ans. Chaque fois qu'il avait scruté la foule, il s'y était préparé. Mais maintenant

que cela se produisait, ce n'était pas du tout comme il l'avait imaginé. Cela commença dans sa poitrine, au centre, avant de remonter jusque dans sa gorge. Et il n'arriva pas à s'en libérer, pas même en hurlant.

— *You open fucking door !*

Tout à coup, cela lui parut clair. Il ne s'en était pas libéré parce que ce n'était pas lui qui criait. C'était quelqu'un d'autre. À côté de lui. Il y en avait un autre, dehors, derrière la vitre de sa portière. Un autre visage avec le même genre de masque remonté sur son menton, son nez, ses joues, jusqu'aux oreilles. Mais avec une autre voix. Désespérée. Ni plus mauvaise, ni plus forte. Plus désespérée.

Quelqu'un allait mourir. C'est ce qu'il ressentit dans sa poitrine. La mort.

La vitre vola en éclats dans un vacarme assourdissant et sa seule pensée fut que cela faisait un boucan épouvantable quand quelqu'un vous tirait dessus à bout portant. Il entendit deux détonations et se jeta en arrière, pressant sa colonne vertébrale et sa tête contre son siège. Le troisième projectile l'atteignit au menton et à la gorge, le quatrième s'encastra dans le tableau de bord et le cinquième dans la portière passager au moment même où, instinctivement, il donna l'alerte au central.

— *You open door !*

Il faut seulement trois secondes pour vider le chargeur d'un pistolet-mitrailleur. Trente cartouches. Pour les cinq coups que Jasper venait de tirer à travers la vitre de la portière du fourgon, une demi-seconde avait suffi, mais cela lui avait semblé beaucoup plus long.

— *You open or you die !*

Leo était encore sur le capot, tenant en joue le convoyeur enfoncé dans le dossier de son siège, lorsque Jasper, avec le canon de son arme, finit de briser la vitre de la portière. Puis l'autre convoyeur, allongé par terre, leva les bras au-dessus de la tête.

Samuelson observa Lindén et son cou ensanglanté. Il n'avait jamais remarqué que le sang frais était si rouge. Il se leva, les mains sur la tête, ouvrit la portière passager et laissa entrer l'homme masqué qui se tenait sur le capot du fourgon. Une fois dans la cabine, l'individu appuya le canon de son arme contre la tempe de Samuelson et, dans un anglais approximatif, lui intima l'ordre de déverrouiller le coffre-fort. Il essaya d'expliquer. Mais les mots lui manquèrent. En anglais. Il voulait lui dire que la porte était bloquée, verrouillée par un code, et que, désormais, elle ne pouvait être rouverte qu'à l'aide d'un code conservé au central. Tandis qu'il cherchait des mots qu'il ne connaissait pas, l'homme attendait, calme et mesuré, contrairement à son acolyte à la voix désespérée qui avait tiré à travers la vitre de la portière. C'était ce visage qui prenait les décisions, cela lui parut évident, même lorsqu'il sentit le canon appuyer un peu plus fort contre sa tempe.

Lindén s'était écroulé au fond de son siège. Du sang ruisselait le long de son cou.

La main, celle qui appartenait au visage serein, fouilla les poches du pantalon, de la veste et de la chemise de Samuelson et finit par trouver ses clés.

Et le désespéré hurla et pointa son arme sur sa poitrine.

— *Start engine !*

Le canon de l'arme glissa de sa tempe vers sa bouche. Pénétra dedans.

— *You start ! Or I shoot !*

Il sentit l'arme entre ses lèvres et contre sa langue, tandis qu'il se penchait sur le tableau de bord. Quatre chiffres. Le code pour démarrer le moteur.

— *I kill I kill I kill !*

La main de Samuelson était privée de sensations et ses doigts refusaient d'obéir à ses ordres. Il composa à nouveau le code, tourna la clé et le moteur démarra.